

sienne put continuer d'envahir le sol français, elle ne le dut qu'aux forces considérables, écrasantes, qu'elle mit sur pied de ce côté; quant au courage de notre légion du Nord, il dépassa toute espérance, les bulletins militaires allemands l'ont eux-mêmes constaté.

Malgré tout, l'envahisseur gagnait du terrain. Du 22 au 27 novembre, ses troupes s'échelonnèrent sur une ligne de vingt kilomètres, depuis Pont-de-Metz jusqu'à Villers-Bretonneux; 45,000 hommes, formés, aguerris, s'apprêtaient au combat contre notre jeune armée du Nord, à peine en voie de formation et comptant seulement 25,000 hommes, y compris les 8,000 de la garnison d'Amiens.

Le 27 au matin, le feu commença et dura tout le jour. Malgré leur artillerie quatre ou cinq fois plus nombreuse que la nôtre, les Prussiens ne purent forcer les retranchements, bien incomplets pourtant, élevés à trois kilomètres en avant d'Amiens; mais nos troupes, après une résistance glorieuse du côté de Villers-Bretonneux et de Cachy, durent céder et battre en retraite.

Le 28 novembre, Amiens eut la douleur de voir entrer dans ses murs les premières troupes ennemies; le 29, elles attaquèrent la citadelle, défendue si vaillamment par le commandant Vogel, qui tomba presque au début de l'action; le 30 il fallut capituler.

Dans l'avant-garde des troupes allemandes qui, les premières, entrèrent dans la ville, se trouvaient Klotz et son ami Tendhall, tous deux frais et dispos, sans la moindre égratignure, et le second portant à la selle de son cheval le sac de voyage de Gaston de Vaunaye.

Ayant essayé le feu de quelques balles perdues, lancées de l'angle d'un mur par une arme invisible, ou parfois d'une jalousie fermée, nos deux éclaireurs mirent leur monture au trot et parcoururent les rues de la ville, sabre d'une main et revolver de l'autre, décidés à tuer tout ce qui essaierait de leur barrer la route ou leur paraîtrait hostile.

Après maints détours dans différents quartiers de la cité, ils revinrent sur la place de la Cathédrale, où le premier régiment s'était installé déjà; là, ils reçurent les ordres pour la journée et partirent ensuite dans la direction indiquée sur leur billet, pour prendre possession du logement qui leur était destiné. A l'entrée en ville, les Allemands gradés longeaient chaque maison, et, suivant l'apparence plus ou moins confortable du lieu, ils inscrivaient à la craie et en chiffres, le nombre de soldats qui devaient s'installer dans l'immeuble.

Avisant dans la rue des Cordeliers une boutique de brocanteur contiguë à une porte cochère quelque peu délabrée sur laquelle était écrit en allemand : *deux cavaliers*, Klotz et son compagnon s'arrêtèrent, lurent sur l'enseigne placée au-dessus de la devanture : *Matrain aîné. Vente et achat de meubles d'occasion*. Sachant ce qu'il lui importait de connaître, l'éclaireur prussien arriva près de la porte cochère entr'ouverte, la poussa et pénétra dans la cour; Tendhall l'y suivit.

—Holà! maître Matrain, cria Klotz dans un jargon qu'il essaya de rendre français, avancez ici.

Le patron de la maison, homme de cinquante ans, environ, à la physionomie énergique, au regard dur, presque farouche, sortit de la pièce du fond, qui donnait sur la cour.

—Eh bien, qu'y a-t-il? demanda-t-il d'un air furieux.

—Il y a, vous prendre tout de suite ces bêtes, et les soigner à l'écurie, puis nous donner à manger.

En disant ces mots, les deux cavaliers descendirent de cheval et, jetant la bride dans les mains du négociant en friperie, ils entrèrent, sans plus de cérémonie, dans la pièce d'où ils l'avaient vu sortir.

—Allons, vite, cria Klotz à Mme Matrain, toute interdite de cette arrivée insolite, du feu, du vin et de la viande, ou sinon *capout*.

Les deux enfants qui s'étaient blottis près de leur mère, comprenant la menace, s'enfuirent en pleurant dans le magasin.

—Donnez-moi quelques minutes, Messieurs, répliqua, plus morte que vive, la femme du brocanteur, le repas sera bientôt préparé: mais je suis mère de famille, au nom de Dieu, ne me faites aucun mal.

Les deux Allemands partirent d'un éclat de rire et se regardèrent en clignant de l'œil.

—Soignez-nous bien et nous serons doux comme des agneaux, repartit Klotz, mais *capout* si nous avons à nous plaindre.

Mme Matrain, je n'ai nul besoin de le dire, se multiplia pour donner satisfaction aux deux convives que la guerre lui envoyait; en moins de dix minutes le couvert fut dressé: un morceau de jambon, fort respectable, fut placé sur la table; des fruits complèterent ce repas improvisé, et, après une minute d'absence, pendant que les deux soldats se mettaient à table, la ménagère descendit à la cave et en rapporta une carafe de cidre.

—Non, pas cette boisson, je veux du vin, dit Klotz.

—Mais nous n'en avons pas, répondit Mme Matrain.

—J'en veux, vous dis-je, ou je casse tout ici.

Le brocanteur entra sur ces mots:

—Qu'est-ce que tu veux, Prussien? demanda-t-il, en contenant la colère qui bouillonnait en lui; voyons, répète ce que tu exiges pour ne pas casser tout ce qu'il y a dans ma maison.

—Je veux du vin et non du cidre.

Matrain aîné haussa les épaules:

—Ah! vraiment, mon bon, il faudrait du Clos Vougeot à ton palais délicat, on t'en fournira... quand tu repasseras la frontière; en attendant, voilà du cidre; j'en fais mon ordinaire et si ton camarade et toi vous n'êtes pas contents, j'en suis fâché.

Klotz se leva de sa chaise et fit le geste de tirer son sabre.

Avant qu'il eût eu le temps d'exécuter son mouvement, il recevait en plein visage le plus vigoureux coup de poing que jamais Picard puisse donner et tombait à la renverse. Par un brusque mouvement arrière, Jacques Matrain mettait la main à la gorge de Tendhall et il l'eût étranglé si celui-ci n'eût demandé grâce.

—Mon Dieu, qu'as-tu fait? s'écria Mme Matrain toute tremblante.

—J'ai mis à la raison ces deux gredins et s'ils ne sont pas contents de cette correction, je leur en ménage une autre dont ils se souviendront longtemps.

Le brocanteur releva Klotz et le remit sur pied.

—Allons-nous être sage, maintenant? dit-il, allons-nous nous contenter de l'ordinaire de la maison, ou faut-il que j'aie trouver le chef pour lui dire la conduite de ses hommes?

A ce mot de chef, le cavalier allemand perdit son assurance.

—Vous êtes brutal. Monsieur le Français, répliqua-t-il; mais j'aime la franchise et la bravoure; donc vous êtes brave, donc je vous aime.

—Je n'en demande pas tant, ajouta Matrain, mais seulement que vous soyez convenables et polis pendant votre séjour ici; de cette façon nous pourrons nous entendre; s'il en est autrement, vous verrez ce que je vous réserve.

Les deux soldats reprirent leur place à table et mangèrent comme mangent les indigènes d'au delà du Rhin. A la fin du repas, ils se déclaraient les amis et les protecteurs de la maison.

L'énergique correction qu'ils avaient reçue à leur arrivée chez le brocanteur sembla leur avoir profité. A partir de cet instant, ils furent tout autres avec les gens de la maison; les enfants ne fuyaient plus à leur approche et causaient volontiers avec eux; Matrain lui-même, constatant ce changement les admit à sa table, et, jusqu'à un certain point, la paix fut faite entre les habitants du logis.

A dix minutes de la rue des Cordeliers, habitait Pierre Matrain, le cadet de Jacques, à la tête d'un modeste atelier de serrurier, rue de la Vierge. Le soir même, faisant une visite à son frère, il apprit la scène de l'après-midi et se promit d'agir de la même façon, si les deux fantassins poméraniens qui lui étaient échus essayaient de sortir des limites permises même à des envahisseurs.

Trop faible pour soutenir le terrible choc, notre armée du Nord, après les combats de Cachy et Villers-Bretonneux, avait trouvé bon de ne pas s'enfermer dans Amiens, mais d'aller se reformer à quelques lieues au-delà.

Le 9 décembre, sous le commandement du général Faidherbe, nos troupes s'emparèrent sans coup férir du fort de Ham et vinrent bravement livrer bataille à Mantouffell sur les rives de l'Hallue. Pont-Noyelles fut le théâtre sanglant de ce duel entre les deux armées; la victoire fut indécise, mais ce que l'on sait pertinemment, c'est que les troupes prussiennes subirent de grandes pertes ce jour-là.

Enhardie par le succès, l'armée du Nord recommença une nouvelle attaque les 2 et 3 janvier 1871, à Bapaume. Cette fois la déroute de l'armée allemande fut complète et la victoire nettement dessinée en notre faveur; le département de la Somme tout entier était debout et résolu à se défendre ou à mourir.

Le lendemain de la bataille de Pont-Noyelles, une partie de la garnison allemande d'Amiens reçut l'ordre de se diriger à marches forcées sur le canton de Villers-Bocage; il fallait bien boucher les trous que les balles françaises avaient faits dans les rangs allemands. La nouvelle parvint au commandant de place à deux heures du matin; à quatre heures, les régiments partaient. Klotz et son ami Tendhall, réveillés dans leur premier sommeil, maugréèrent fort contre cet ordre intempestif; ils s'habillèrent à la hâte, sellèrent leurs chevaux et décupèrent en faisant force salutations à Jacques Matrain, pour le remercier, sans doute, des trois semaines qu'ils venaient de passer sur son toit. Dans la même journée, le brocanteur entrant dans la chambre où couchaient, depuis leur arrivée, les deux soldats, afin d'y mettre un peu d'ordre, aperçut un sac de voyage au pied du lit.

—Tiens, dit-il, mes têtes carrées ont oublié cet objet.

Jacques Matrain ouvrit le sac de voyage et l'examina d'une façon distraite; il ne contenait qu'une brosse et quelques feuilles de papier blanc.

« La trouvaille n'est pas merveilleuse, pensa-t-il en le refermant;